

“ Se présenter à cheval devant l'ennemi dans ces circonstances, c'était trop s'exposer. On le lui fit observer et il répondit qu'étant mauvais marcheur il préférait être à cheval, car à insi sa vue s'étendrait sur tous ceux qui étaient sous ses ordres.

“ L'*hacienda* de Callejas ayant été suffisamment battue par l'artillerie, trois pièces se turent, et Rodriguez s'élançait sur l'*hacienda* à la tête de sa colonne et s'en emparait sans coup férir.

“ Conformément aux ordres qu'il avait reçus, Rodriguez aurait pu s'y arrêter un moment, mais enthousiasmé par ce premier triomphe, il voulut prendre la *garita* de Mexico et il continua sa marche en avant, encourageant ses hommes du geste et de la voix. “ En avant, chasseurs ! disait-il aux Français, dont il parlait la langue avec une grande pureté, *adelante muchachos !* criait-il aux Mexicains, et tous couraient sous un feu meurtrier.

“ Arrivé près de la *garita*, un terrible feu de mousqueterie dirigé par d'innombrables meurtrières que les républicains avaient pratiquées dans les murs, éclata de toutes parts.

“ A ce moment suprême Rodriguez tomba avec son cheval; une balle lui avait traversé le cœur. Lorsque tomba l'homme si fortement trempé, qui attirait vers le péril un millier d'hommes, comme l'aimant attire le fer, il se produisit parmi nos soldats un fatal mouvement d'hésitation qui se transforma bientôt en une retraite précipitée.

“ Quelques chasseurs et des gardes municipaux qui avaient déjà franchi un mur de la *garita*, furent abandonnés pendant que toutes les réserves de l'ennemi arrivaient pour prendre part au combat. Les républicains changèrent alors de rôle; d'assaillis ils devinrent assaillants. Le corps de Rodriguez allait être abandonné; quelques chasseurs qui l'avaient dégagé de dessous son cheval, s'étaient vus forcés de le quitter aussitôt.

“ Domet, ce vaillant officier dont j'ai déjà parlé, ne voulut

pas laisser le cadavre de son colonel aux mains de l'ennemi. Il s'élança suivi de deux soldats qui tombent mortellement frappés sur le corps de Rodriguez. Domet ne se décourage pas; prenant le corps, il le traîne appelant quelques gardes municipaux qui accourent et portent Rodriguez dans nos lignes. Le découragement était complet dans nos rangs; l'ennemi, plus nombreux et plus audacieux que d'habitude, reprit l'*hacienda* de Callejas et un instant on crut qu'il allait pénétrer dans la ville par S. Francisquito.

“ Le colonel Carrillo, personnage important parmi les républicains, fut blessé d'un coup de sabre et jeté à bas de son cheval par le brave Domet qui allait le faire prisonnier lorsqu'un soldat qui passait l'acheva d'un coup de fusil à bout portant. Maximilien et Miramon suivaient le combat du clocher de l'église de S. Francisquito; un boulet de canon des batteries du Cimatario frappa à leur côté et les couvrit de pierres.

“ Miramon voyant que tout effort était devenu inutile, donna aux troupes l'ordre de rentrer; mais l'ennemi s'était avancé tellement et ses tirailleurs s'étaient si bien placés, que les pièces qui défendaient les avant-postes de nos lignes furent sur le point d'être prises et il en aurait été ainsi si la compagnie du génie ne les avait vaillamment défendues.

“ Les artilleurs tombaient les uns après les autres et leur jeune officier perdait la tête. Le général Arellano s'en aperçut et il s'avança pour diriger lui-même le feu.

“ Ce fut un moment magnifique pour lui et pour les artilleurs, car tout le monde avait les yeux fixés sur eux.

“ Le général pointait les pièces les unes après les autres.

“ Dans le nombre de ceux qui tombèrent à son côté se trouvait un vieux sergent chargé de pointer. Ce vieux soldat montrait un admirable sang-froid. En le voyant manoeuvrer on l'eût cru à l'exercice.

“ Le général Arellano qui observait le sang-froid de ce brave

sergent et qui avait les meilleurs renseignements sur son compte, songeait déjà à le recommander à l'empereur pour une récompense lorsqu'en se retournant il le vit à terre la poitrine percée d'une balle.

« Notre commandant général d'artillerie échappa par miracle ; il ne fut point touché ; mais en revenant à la Cruz avec Miramon et Maximilien, il reçut une grave contusion, occasionnée par une balle qui s'en fut mourir en un endroit couvert où personne n'eût jamais craint être blessé. »

Le jour même où eut lieu ce sanglant combat le colonel Valdes apportait aux républicains le renfort des troupes de Hüetamo.

Rodriguez fut enterré avec toute la pompe que Maximilien put donner à cette cérémonie dans les tristes circonstances où il se trouvait.

Les vieux soldats de la garde municipale suivaient le corps du colonel et plus d'une larme sillonna leurs joues brûlées par le soleil et amaigries par la faim.

Quelques jours auparavant la même solennité avait eu lieu pour le colonel José Farquet, ami de Miramon, mort à l'attaque de la *Cruz del Cerrito*.

Une nouvelle réunion de généraux présidée par Miramon décida pour le 3 mai l'attaque des *cerros* de San Pablo et de San Gregorio qui avaient été bien fortifiés et qui étaient défendus par le général Treviño.

Miramón insista pour que le plan qu'il avait combiné lors de l'attaque du Cimataro fut exécuté ; on devait attaquer l'*hacienda* de Callejas pour y attirer les réserves d'Escobedo et durant ce temps attaquer le *Cerro* de S. Gregorio qui se trouvait sur un rayon différent ; les deux colonnes impériales devaient alors le rejoindre.

Le plan fut adopté dans toutes ses parties et le général Severo del Castillo reçut l'ordre de prendre l'*hacienda* de Callejas, dont, quelques jours auparavant, Rodriguez s'était emparé.

Le 3 mai, avant l'aube, Miramon était prêt à marcher, n'attendant pour partir que la marche de Castillo sur Callejas.

Castillo ne remplit pas l'ordre qui lui avait été donné, et Miramon impatienté attaque le *Cerro* de S. Gregorio, s'empare de la première ligne des assiégeants, désorganise la deuxième et met en déroute un bataillon républicain qui lui opposait une grande résistance. Mais Castillo n'ayant pas attiré sur Callejas les réserves de l'ennemi, celui-ci vient combattre la colonne de Miramon. La lutte fut acharnée ; le lieutenant-colonel Ceballos est grièvement blessé, le lieutenant-colonel Soza et le commandant Franco tombent frappés à mort ; la garde municipale a perdu ainsi tous ses chefs, mais elle continue à combattre.

Le général Treviño, chef des républicains, est blessé et doit se retirer du champ de bataille ; mais le combat devient inégal ; les impériaux faiblissent et rentrent en désordre dans la place.

C'était la quatrième fois que Castillo par sa conduite était néfaste au général Miramon et malgré tant de déceptions on ne songeait pas à destituer ce chef qui passait pour un des meilleurs généraux de l'armée impériale.

Pourquoi usait-on de tant de tolérance envers ce général qui ne remplissait pas les ordres qu'on lui donnait et qui exposait les siens à des désastres sanglants ?

Nous le dirons en deux mots : le général Castillo avait la réputation d'être un général instruit, brave et prudent ; on en tenait compte. D'ailleurs Maximilien écoutait complaisamment les insinuations du prince Salm Salm et du colonel Lopez, contraires au général Miramon.

Ils présentaient ce général comme un ambitieux et un audacieux capable dans une sortie de pousser en avant, et de quitter Queretaro.

Avec sa faiblesse ordinaire, Maximilien ajoutait foi à ces racontars et lorsque Miramon, dans une sortie, s'éloignait trop

de la place, Maximilien le rappelait avec insistance, les victoires de Miramon restaient infructueuses, car le général voulait, pour rompre le siège, affaiblir l'ennemi par de continuelles surprises et relever le moral abattu de l'armée impériale par une série de triomphes partiels.

Les calomnies des détracteurs de Miramon servirent au général Castillo, qui conserva son grade, bien qu'il fût nuisible à la cause qu'il prétendait défendre, mais elles ne purent heureusement tacher la mémoire du général Miramon, car parmi ses accusateurs se trouvait l'homme qui devait livrer Maximilien à ses ennemis, le colonel Lopez.

Après la sortie du 3 mai, les assiégés restèrent sur la défensive; le 5 mai un feu nourri d'artillerie cribla la place de projectiles et fit croire aux impériaux qu'ils allaient être attaqués; il n'en fut rien.

Escobedo avait vu que Maximilien vers 4 heures de l'après-midi se promenait sur la place de la Cruz accompagné de quelques personnes de son entourage, et il fit établir une batterie pour envoyer des projectiles sur cette place à l'heure indiquée.

Maximilien ne se déconcerta pas et il continua à la même heure ses promenades accoutumées.

De son côté Miramon avait connu l'emplacement de la tente du général Escobedo et il fit pointer vers ce but une pièce prise à l'ennemi dans le combat du Cimatario, et qui portait ce mot: *la Tempestad, ultima razon de las naciones.*

Escobedo fit transporter sa tente hors de portée du canon des impériaux.

L'investissement de la place se resserrait chaque jour, l'étréignant dans un cercle de tranchées et de remparts qui rendaient toute sortie infructueuse.

Miramon émit alors l'avis de rompre le siège et d'abandonner la place, puisque Marquez n'arrivait pas et qu'il était impossible de tenir plus longtemps dans la ville.

L'idée de Miramon trouva des contradicteurs et bien qu'elle fût admise en principe, elle fut toujours retardée sous des prétextes spécieux.

On vanta outre mesure la popularité du général Mejia parmi les habitants de Queretaro et on demanda qu'il haranguât le peuple afin qu'il défendit les remparts, pendant que l'armée marcherait sur les assiégeants.

Pour mettre cette combinaison en pratique on perdit deux jours et on n'obtint que le recrutement de 160 hommes.

D'autres projets aussi irréalisables furent conçus et Maximilien décida enfin de quitter la place pendant la nuit du 14 au 15 mai 1867.

Les ordres furent donnés pour les mouvements des troupes et Miramon se retira chez lui invitant R. Arellano à dîner. Les deux généraux avaient gardé le silence le plus complet au sujet des événements qui se préparaient.

Pendant le dîner on annonça à Miramon que les généraux Mejia et Castillo qui avaient eu vent de la décision prise voulaient en connaître les détails.

Miramon se maintint sur la plus grande réserve et laissa les deux généraux dans le doute.

Maximilien au contraire avait fait part de la résolution prise au prince de Salm Salm et au colonel Lopez, qui firent des objections et trouvèrent des partisans dans le général Mendez et le colonel Redonet.

Miramon finissait de dîner lorsqu'il fut appelé au quartier général par un aide-de-camp de Maximilien et celui-ci dit qu'il se présentait deux difficultés pour tenter la sortie; la première était le défaut d'argent pour payer l'armée pendant sa marche, la seconde provenait de la faiblesse des chevaux insuffisamment nourris depuis plusieurs jours.

Lopez prétendait avoir découvert un dépôt de maïs que l'on pourrait distribuer aux chevaux pendant la nuit, et différer ainsi la sortie d'un jour.

Miramón s'opposa à l'idée de Maximilien, bien qu'il reconnût la nécessité de payer les troupes aussitôt après la sortie de la place ; l'entrevue se prolongeait et l'on perdait un temps précieux ; Maximilien parla d'une proclamation qui devait être faite aux troupes le jour suivant, dans laquelle il fallait, disait-il, changer le mot " brûler " et il perdit deux heures dans cette discussion puérile.

Pour convaincre Miramón relativement à l'état des chevaux de la cavalerie, Maximilien fit appeler Lopez ; deux aides-de-camp partirent à sa recherche, mais ils ne purent le trouver ; enfin à onze heures Lopez se présenta à Maximilien.

L'attitude du colonel était singulière, il était pâle, confus et Maximilien l'ayant interrogé, il répondit en balbutiant.

Maximilien alla jusqu'à l'excuser devant ses généraux, attribuant le trouble de Lopez au retard qu'il avait mis à se rendre auprès de lui.

Enfin le général Mendez avait dit, paraît-il, qu'en retardant la sortie de 24 heures, il répondait du succès, mais comme on insistait auprès de lui pour connaître sa pensée, il affirma que cette idée lui avait été attribuée par le colonel Redonet.

Maximilien se prononça pour la remise de la sortie et comme les généraux se retiraient il dit à Miramón : " Ne vous affligez pas, Miguel, qu'importe 24 heures au succès d'une opération de guerre ?

— " Sire, je ne suis point de votre avis. Dieu nous garde pendant ces vingt-quatre heures „

Lorsque les aides-de-camp de Maximilien étaient partis à la recherche du colonel Lopez, ils ne l'avaient point trouvé.

Où était le colonel Lopez ?

Que se passait-il dans le camp républicain ?

M. Juan de Dios Arias parlant de cet incident s'exprime ainsi : " Dans la nuit du 14, Lopez, par l'intermédiaire d'un agent secret, obtint du général Escobedo la permission de remplir sa délicate mission.

" Il arriva, en effet, à la tente du général républicain, qui, ayant repoussé des propositions que quelques officiers étrangers lui faisaient pour livrer la place, ne voulant pas devoir la victoire à un acte de trahison, ne put faire à moins que d'éprouver une grande surprise et d'interroger Lopez sur la véritable situation de la place.

" Cet agent de Maximilien qui avait vu la démoralisation de l'armée assiégée, qui connaissait les défections et les manœuvres de quelques officiers pour la livrer, et qui était instruit du projet ridicule de rompre la ligne avec d'aussi mauvais éléments, ne put moins faire que de confesser la position critique des impériaux. Comment, en effet, aurait-il pu la cacher, quand les propositions dont il était lui-même porteur avaient découvert au général Escobedo toute la vérité sur ce qui se passait dans la place ? „

Nul ne saurait présenter comme étant contraire au général Escobedo, l'autorité de M. Juan de Dios Arias ; il est non seulement le biographe du général républicain et son panégyriste, mais encore il invective les chefs de la place de Querétaro en rapportant des faits historiques qui devraient être écrits avec équité et mesure, et non en termes grossiers, pleins d'insinuations perfides pour les uns et de louanges outrées pour les autres. Nous nous appuyerons sur cette autorité irrécusable pour les républicains, pour analyser la conduite du colonel Lopez et tout d'abord nous jugeons que sa présence dans le camp républicain sans une autorisation écrite de Maximilien indique des accointances que réprouvent les lois de la guerre et la morale la plus élémentaire.

Dans l'histoire de nos révolutions nous trouvons un cas bien connu du général Escobedo et que nous signalerons. Lorsque Marquez marcha au secours de la place de Guadalajara défendue par Severo del Castillo, il envoya, le 1<sup>er</sup> novembre 1860, les généraux Santiago Cuevas et José Sanchez